

Cabk des matières

Arnault Les Pâques Lorraines

Armanoir Tully

Le Franc Deux coqs vivaient en paix

Beauvoilet Robert Bruce

De Vailly Les premières armes de Rhénie

Lambert Chiboust - Le suzerain de lions

De Courville Tambour battant

Desnoir - Le trésor du pauvre

Caillaud Les trois amours de Tibulle

Lauren La poupée de Nuremberg

Carri Le Memorial de Saint-Helene

Levant Les trois sultanes

Michel Suspension après son groom

ig Monksport, c'est une bonne

Pluvier Stark Chase

Rosier Angélique Tannidi

Luca di S.uario -

Ritorno - N. 2 -

Scaffate - N. 1 -

divisione - B -

— " —

LES

PAQUES VERONAISES

DRAME EN 4 ACTES

PAR

MM. ALPHONSE ARNAULT et LOUIS JUDICIS.

Représenté, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 4 Avril 1852.



PARIS

D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS
7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7.

PERSONNAGES.

LE COLONEL HORACE.....	MM.	{ ARNAULT. F. FEBVRE.
ANDRÉ.....		GASTON.
CARDONI.....		LYONNET.
STEFANO.....		MACHANETTE.
GALORETTI.....		BARD.
ANGELO.....		DE PRELLE.
FIL-D'AMOUR.....		CUREY.
POMPETTINO.....		MONNET.
UN OFFICIER FRANÇAIS.....		MARTIN.
UN ITALIEN.....		LANGLOIS.
GIULIA.....	M ^{me}	MARIE-CLARISSE.
SOLDATS FRANÇAIS. — ITALIENS ET ITALIENNES.		

L'action se passe aux 1^{er}, 2^e et 4^e actes dans un vil age des environs
de Vérone. — Au 3^e acte à Vérone

En 1797.

S'adresser, pour la musique, à M. ARTUS, et, pour la mise en scène,
à M. MONNET, tous deux au théâtre.

Les indications pour la mise en scène sont prises à la droite de
l'acteur.

TYPOGRAPHIE BEAULÉ ET C^e

Rue Jacques de Brosse, 10.

LES PAQUES VÉRONAISES

DRAME EN 4 ACTES.

ACTE PREMIER.

Chambre meublée avec la plus grande simplicité. — Porte et fenêtres au fond. — A droite et à gauche sur le 2^e plan, une porte. — A droite, sur le 1^{er} plan une cheminée surmontée d'une riche épée, d'une croix de Saint-Louis et d'un portrait de Louis XVI. — A gauche, 1^{er} plan, un trépied de statuaire et une figurine en terre. — A droite, au fond, une table et deux chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIULIA, CARDONI.

(Au lever du rideau, Giulia est assise près de la fenêtre et travaille à un ouvrage de broderie. Cardoni est à son trépied et s'occupe à modeler une figurine. Il s'arrête, lève les yeux et contemple avec émotion l'épée suspendue au-dessus de la cheminée. Giulia l'aperçoit, se lève, passe doucement derrière lui et dépose un baiser sur ses cheveux blancs.)

GIULIA.

Il faudra donc toujours que je vous gronde, mon bon oncle!.. Décidément, je cacherai cette épée et ce portrait dont l'aspect éveille en vous de si pénibles pensées.

CARDONI, se levant.

N'en fais rien, Giulia; ne sais-tu pas qu'il est des douleurs qui portent leur consolation avec elles, et que le souvenir des joies de la patrie calme comme un chant harmonieux les souffrances de l'exilé... Laisse-moi, ma fille, laisse-moi oublier le ciseau de l'artiste devant l'épée du soldat et ne m'interdis pas des jouissances qui depuis cinq ans m'aident à supporter le poids de cette existence d'humiliations et d'infructueux labeurs.

GIULIA.

Personne ne souffre plus que moi de vous voir assujéti à un semblable travail.

CARDONI.

Cet art, ma fille, était pour moi une distraction et un plaisir. Alors, il est vrai, je ne pensais pas qu'il dût devenir jamais ma seule ressource. Mais si le malheur éprouve cruellement ma vieillesse, du moins, j'ai connu pendant longtemps toutes les joies, tous les bonheurs de la terre... Souvent lorsque le travail a usé le peu de forces qui me restent, je me laisse aller involontairement comme tout à l'heure à une douce rêverie; alors je vois repasser devant mes yeux les années qui ne sont plus : le pauvre exilé redevient le jeune et brillant seigneur de la cour de Louis XV. Je me figure encore assister aux fêtes de Versailles; je prends ma part de ces joyeuses folies qui absorbaient si bien toutes nos pensées que nous n'en avions pas une à donner à l'avenir!... puis, quand l'illusion est passée, quand les riantes images ont disparu, je reprends mon travail avec courage, car j'ai fait pour quelque temps encore ma provision de bonheur!

GIULIA.

Mon bon oncle!

CARDONI.

Mais toi, pauvre enfant, quelle compensation trouves-tu à tes chagrins?... Depuis si longtemps que tu as quitté la France, c'est à peine si les plaisirs de ton enfance t'ont laissé un souvenir; tu ne connais encore que les misères de la vie!...

GIULIA.

Comment ne serais-je pas heureuse près de vous, mon oncle? Cette courte absence que je viens de faire m'a révélé d'une manière bien puissante l'affection que je vous porte. Si vous saviez combien j'ai souffert à Brescia, loin de notre pauvre maison, malgré les soins paternels de M. Juliano, votre vieil ami.

CARDONI.

J'ai désiré bien vivement ton retour...

GIULIA.

Enfin j'ai prétexté une lettre de vous, j'ai dit que vous désiriez me revoir, et me voilà.

CARDONI.

Et tu as bien fait, Giulia ! Mais quelle a été ma surprise en te voyant arriver accompagnée de Giuliano seulement, et en apprenant l'incroyable abandon dans lequel mon fils t'avait laissée.

GIULIA, avec embarras.

Votre fils !...

CARDONI.

En vérité, Stefano semble prendre à tâche de détruire tous nos plans de bonheur*. J'aurais été si heureux de vous unir l'un à l'autre ! je l'avais promis à ton père mourant... tu le vois, c'est une dette sacrée !... Stefano était si bon, si laborieux alors !... j'étais si fier de lui ! Dieu m'a cruellement puni !

GIULIA.

Hélas !

CARDONI.

Toi-même, tu n'oses prendre sa défense. Ah ! Stefano est bien coupable !... Comment souffre-t-il que toi, si jeune, si belle, toi, dont la vie était destinée à toutes les splendeurs du luxe et de l'opulence, tu emploies les jours entiers et une partie des nuits à des travaux pénibles et ingrats ?...

GIULIA.

Puis-je me plaindre, lorsque vous me donnez l'exemple de la résignation et du travail ?

CARDONI.

Noble enfant !

GIULIA.

Et puis pourquoi désespérer ?... Stefano reconnaîtra peut-être ses torts.

CARDONI.

Dieu le veuille !... mais en attendant, il me fait bien du mal !... Quelle existence mène-t-il, le savons-nous ? Souvent il reste des jours, des semaines entières, sans paraître dans cette maison. Pendant le séjour que vous venez de faire ensemble à Brescia qu'a-t-il fait ? Giuliano m'a écrit qu'il le voyait à peine ; je sais qu'il est lié avec des

* Card., Giul.

hommes suspects. La haine qu'il manifeste en toute occasion contre les Français, ses compatriotes, me fait craindre qu'il ne se laisse entraîner dans quelque entreprise criminelle. Ah ! Giulia, lorsqu'on enveloppe ainsi sa vie dans le mystère, c'est que l'on cache des projets dangereux ou peu honorables.

GIULIA.

Chassez ces idées, mon oncle, peut-être vous abusez-vous.

CARDONI.

Oui, tu as raison. Le chagrin ne donne pas de courage, et j'ai là de l'ouvrage qui presse : une sainte Madone pour les moines de San-Mateo. Tu sais que les bons pères n'aiment pas à attendre.

GIULIA, à part.

Travailler ainsi... lui !... tandis que son fils est jeune et fort !... ah cela fait mal !

(Cardoni et Giulia se remettent au travail. Stefano entre vivement par le fond.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, STEFANO *.

STEFANO.

Bonjour, mon père, bonjour, Giulia.

CARDONI.

Vous paraissez heureux aujourd'hui, Stefano.

STEFANO, lui présentant un journal.

Lisez, mon père, voici de bonnes nouvelles.

CARDONI, sans quitter son travail.

Qu'est-ce donc ?

STEFANO.

Le général Bonaparte a passé la Piave et s'est enfin engagé dans les montagnes du Tyrol, qui sont occupées par les impériaux.

CARDONI, se levant vivement.

En effet, voici une heureuse nouvelle. L'entreprise est hardie, mais le général en chef est habile et adoré de ses soldats ; les Français trouveront sans doute dans le Tyrol

* Giul., Stef., Card.

un nom glorieux de plus à ajouter à ceux de Millésimo, de Rivoli et de Castiglione!

STEFANO.

Il y trouveront la mort! Les Français périront en détail dans les défilés... mais quand même Bonaparte franchirait une seconde fois les Alpes, il rencontrerait dans l'archiduc Charles un adversaire autrement redoutable que le vieux Wurmser ou le timide Alvinzi.

CARDONI, *sévèrement.*

Que dites-vous, Stefano?... Etes-vous devenu autrichien pour parler ainsi?

STEFANO.

Non! mais je suis l'ennemi des hordes révolutionnaires!

CARDONI.

Assez, Monsieur!... (*A Giulia.*) Laisse-nous, mon enfant. (*Il reconduit Giulia jusqu'à la porte de droite.*)

SCÈNE III.

CARDONI, STEFANO *.

STEFANO.

Pourquoi éloigner Giulia, mon père?

CARDONI.

Parce que je ne veux pas que vous perdiez le peu d'estime qu'elle conserve peut-être encore pour vous.

STEFANO.

Est-ce donc un crime si grand que de haïr ses ennemis?

CARDONI.

Des ennemis! et où sont donc les vôtres?... osez-vous donner ce nom aux Français?... Monsieur! Quelles que soient les fautes, quels que soient ces crimes qui ont désolé le cœur des gens de bien dans ces derniers temps, la France est votre pays et je rougis d'avoir à vous le rapeler.

STEFANO.

Mon pays! et quels sont ses titres à mon amour, à mon dévouement? Quel héritage m'a-t-il laissé que des souvenirs de meurtre et d'incendie!... Richesses, dignités, j'ai tout perdu, tout!... jusqu'à mon nom!... Stefano Cardoni,

* Card., Stef.

voilà le nom glorieux que j'ai reçu en échange de celui de mes ancêtres!...

CARDONI.

Prenez garde, Stefano, c'est un mauvais conseiller que l'orgueil.

STEFANO.

Le sentiment de ses droits, vous appelez cela de l'orgueil ! Quoi ! je vous verrais, vous, mon père, un gentilhomme, un vieillard, brisé par les douleurs de l'exil et réduit pour vous procurer le pain de chaque jour à déshonorer vos mains par un travail de mercenaire, tandis que des misérables jouissent en paix de vos dépouilles, et je n'aurais pas le droit de me plaindre et de maudire !... Ah ! une semblable résignation n'est pas de la vertu, mon père, mais de l'impuissance !

CARDONI.

Voilà sans doute ce que vous ont appris ceux que vous fréquentez depuis quelque temps ! Ah ! songez-y, Stefano ! vos duels avec les officiers de la garnison ont déjà ouvert sur vous les yeux de l'autorité militaire ; n'ajoutez pas au tort déjà si grand d'une haine aveugle le crime irrémissible de conspirer contre votre patrie.

STEFANO.

Moi ! je ne conspire pas, mon père !

CARDONI.

Que vient donc faire ici Galoretti, l'espion de la république de Venise ? Quel est donc le but de vos fréquentes absences de Vérone ? Quelle est la cause de votre départ précipité de Brescia ? Que faites-vous enfin ? A quoi employez vous votre temps ?

STEFANO.

Mon père... je vous jure...

CARDONI.

Ne jurez pas, Monsieur, mais rappelez-vous que pardonner à son pays est une vertu, le servir un honneur et l'aimer un devoir.

STEFANO.

Quoi qu'il arrive, soyez certain, mon père, que je ne me départirai jamais du respect que je vous dois.

CARDONI.

C'est bien... allez... laissez-moi. (Stefano sort.)

SCÈNE IV.

CARDONI, *seul.*

Malheureux enfant ! l'impétuosité de son caractère me fait craindre à chaque instant pour ses jours ! Sur cette terre d'exil où j'espérais au moins trouver le repos, je n'ai rencontré qu'inquiétudes et misères ! il me faudrait surveiller sans cesse les actions de ce jeune fou, et je ne puis abandonner un seul instant ce travail qui nous fait vivre... ô mon Dieu ! inspirez lui de meilleures pensées !
(*Il se rapproche de son trépid.*)

SCÈNE V.

CARDONI, ANDRÉ*.

ANDRÉ, *portant une valise.*

Il Signor Cardoni, s'il vous plaît ?

CARDONI, *à part.*

Un français !.. (*Haut.*) C'est moi. Que puis-je pour votre service ?

ANDRÉ.

Ah ! ah ! *Enchantissimo di fare la vostra conoscenza, Signor.*
(*A part.*) Cré coquin comme je manie la langue italienne !
(*Haut.*) C'est pour avoir l'honneur de vous dire, *mein herr.*.. allens bon ! de l'allemand à présent ! ce que c'est que d'avoir trop voyagé !

CARDONI.

J'attends, mon ami, que vous m'expliquiez le but de votre visite.

ANDRÉ.

C'est juste. Donc, je-suis envoyé par le général Balland, un lapin à poils, je l'en flatte, le commandant de la citadelle de Vérone, à l'effet de vous remettre ce petit poulet. (*Il présente un billet.*)

CARDONI, *lisant.*

Un billet de logement.

ANDRÉ.

Eh bien ! *Signorissimo*, que dites-vous de la missive ?

* And., Card.

CARDONI.

Quoique cette maison soit une des plus pauvres qu'il y ait aux environs de Vérone, le colonel Horace y trouvera une hospitalité cordiale.

ANDRÉ, *très-étonné.*

Ah bah! vous n'êtes donc pas un Italien..... Autrichien..... comme les autres, vous?

CARDONI.

Je suis... j'aime les Français.

ANDRÉ.

Vrai? eh bien, ça me fait plaisir!.. car j'aime les Italiens, moi; et les Italiennes donc!.. cristi!...

CARDONI, *montrant la valise.*

C'est sans doute la valise de votre colonel?...

ANDRÉ.

Si Signor.

CARDONI.

Déposez-la ici.

ANDRÉ, *mettant la valise sur une chaise.*

Là!.. Ah! ça, mais, est-ce que mon colonel aurait perdu sa route? ah! le voici! par ici, mon colonel!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HORACE*.

ANDRÉ.

Mon colonel, je vous présente il signor Cardoni, le maître de la maison.

HORACE.

Monsieur, je suis désolé de venir ajouter, par mon séjour forcé, aux charges déjà si lourdes des contributions de guerre; croyez bien que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous rendre ce fardeau aussi léger que possible.

CARDONI.

C'est une obligation commune à tous les habitants de Vérone et je ne fais que remplir mon devoir en m'y soumettant.

* And., Hor., Card.,

HORACE.

Tout le monde, Monsieur, ne s'exécute pas d'aussi bonne grâce que vous, et je vous avoue franchement que je ne m'attendais pas à un aussi favorable accueil.

ANDRÉ*.

Ma foi, mon colonel, c'est justement ce que... (*Horace lui impose silence.*) oh ! oh ! il paraît que je suis de trop dans la conversation ; suffit !

HORACE.

Au reste, Monsieur, je ne me présente pas tout à fait comme un étranger chez vous. J'arrive de Brescia. Pendant mon-séjour dans cette ville j'ai eu l'honneur d'être reçu fréquemment chez M. Juliano, et...

CARDONI.

Vous connaissez mon vieil ami Juliano, vous étiez reçu chez lui, mais alors vous avez dû voir aussi ma nièce, mon fils ?...

HORACE.

Votre fils ? non, Monsieur, je ne l'ai jamais rencontré chez M. Juliano. Quant à mademoiselle Giulia, votre nièce, je la voyais presque tous les jours.

ANDRÉ, qui a examiné l'intérieur de la chambre.

Tiens ! tiens ! tiens ! une épée de colonel et une croix de l'ancien régime, excusez ! (*Désignant le portrait.*) Est-ce que tout ça appartient au particulier ci-contre ?

HORACE.

Que vois-je, le portrait de Louis XVI ?

CARDONI, troublé.

Ces objets ont appartenu à un émiré français... à un ami qui était en pension chez moi et qui y est mort. Je ne sais pourquoi ils sont encore dans cette salle. J'ai plusieurs fois donné l'ordre qu'on les enlevât et je vais moi-même... (*Il fait un pas.*)

HORACE, le retenant**.

C'est inutile ; l'épée et la décoration d'un brave ne sont pas des objets qu'il faille cacher aux yeux d'un soldat. Quant au portrait vous avez eu tort peut-être de le laisser ici ; quelque farouche Jacobin, s'il se trouvait à ma place, pourrait s'en formaliser ; mais, rassurez-vous,

* Card., Hor., And.

** And., Card., Hor.

je comprends tout ce qu'a de sacré le legs d'un ami et je sais respecter la religion du souvenir.

ANDRÉ.

Oui, nous savons respecter..... (*Horace lui impose silence.*)

CARDONI.

Quelles nouvelles de France, Monsieur ?

HORACE.

Il y a trois mois seulement que j'ai quitté Paris. A cette époque la France, au comble de la puissance, était maîtresse de tout le sol qui s'étend du Rhin aux Pyrénées, de la mer aux Alpes.

CARDONI.

Ah !

HORACE.

La Hollande, l'Espagne allaient unir leurs vaisseaux aux siens et attaquer, de concert avec elle, le despotisme maritime de l'Angleterre.

CARDONI.

Bien !

HORACE.

Elle était resplendissante d'une gloire immortelle... d'admirables armées faisaient flotter son pavillon à la face des nations qui avaient voulu l'anéantir. Ses intrépides soldats, guidés par un héros, comptaient autant de victoires que de combats... Fièrre et glorieuse, calme dans sa force, elle essuyait le sang de ses blessures, et, le front radieux, souriait à l'avenir... Voilà ce qu'était la France... voilà ce qu'elle est encore !!

CARDONI.

Bien ! bien !

ANDRÉ.

Mille bombes ! quel orateur que mon colonel... auprès de lui M. de Mirabeau n'était que de la Saint-Jean.

CARDONI, *avec joie.*

Ah ! Colonel, merci de vos bonnes nouvelles.

ANDRÉ.

Eh bien ! en v'là un vieux qui nous aime, cristi ! Si les Autrichiens étaient tous comme ça, la conquête serait bientôt faite.

HORACE.

Je ne pensais pas que la France eût de pareils amis en

ce pays... dernièrement encore j'ai fait la triste expérience de la haine que nous portent vos compatriotes.

CARDONI.

Comment cela ?

HORACE.

C'était à Salo. La garnison que j'avais l'honneur de commander était peu nombreuse ; inais, comme nos soldats, conformément aux ordres du général en chef, respectaient scrupuleusement les biens, les mœurs, la religion des habitants, nous étions sans défiance, pensant que les Italiens nous sauraient gré d'une modération bien rare chez des conquérants. Notre confiance faillit nous perdre. Quelques centaines de fanatiques avaient juré de nous exterminer ; le massacre devait avoir lieu pendant une fête publique, alors que nos soldats, disséminés et sans armes, ne pourraient opposer aux assassins aucune résistance sérieuse. Heureusement je fus prévenu à temps : quelques-uns de ces misérables furent arrêtés, nous réussîmes même à nous emparer de leur chef, homme redoutable, dit-on, dont nous ne pûmes savoir le vrai nom, mais que ses complices appelaient Scorza.

CARDONI.

Scorza ! en effet, j'ai déjà entendu parler de cet homme.

HORACE.

Il parvint, je ne sais comment, à nous échapper ; mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire et si jamais je le retrouve...

ANDRÉ, faisant le geste de fusiller quelqu'un.

Fsst !!

CARDONI.

Le danger que vous avez couru ne m'étonne pas ; nos paysans sont superstitieux, fanatiques, et ils se croient appelés à vérifier l'ancien proverbe : que l'Italie est le tombeau des Français.

ANDRÉ.

Mille bombes ! il faut plus de place que ça pour enterrer les soldats de la république française !

HORACE.

J'espère que nous prouverons à ces pauvres gens que le temps des prophètes est passé.

CARDONI.

Dieu vous entende, colonel ! (*Giulia entre par la droite.*)

SCÈNE VII.

CARDONI, GIULIA, HORACE, ANDRÉ *.

CARDONI, à Giulia.

Ah! te voilà, Giulia ; j'ai bien besoin de toi, mon enfant, pour faire les honneurs de notre pauvre maison à notre hôte.

GIULIA, apercevant Horace.

Que vois-je? vous ici, Monsieur?

HORACE.

Me pardonnerez-vous, Mademoiselle, un bonheur dont le hasard a fait les premiers frais?

GIULIA.

Monsieur...

ANDRÉ.

Du sexe, attention! Est-ce qu'elle ne se retournera pas? (*Il tousse.*) Hum! hum! (*Giulia se retourne.*) Fichtre! qu'elle est jolie!

CARDONI, à André.

Venez, venez, mon brave; vous dinerez avec nous.

ANDRÉ.

Je sais trop les égards que je dois à la compagnie pour me permettre,...

CARDONI.

Allons donc! un brave comme vous n'est déplacé nulle part.

ANDRÉ.

Pardon, excuse, *Signorissimo*. Je suis touché, vraiment touché; mais si c'était un effet de votre complaisance, je vous prierais de ne pas vous occuper le moins du monde de ma personne.

CARDONI.

Allons, je n'insiste plus.

(*Ils sortent, excepté André.*)

ANDRÉ.

Bon appétit. Plus souvent que je vas me mettre à table avec eux, pour que le colonel me jauge le liquide comme à une rosière. Ce vieux et cette jeune fille, ça ne mange

* Card., Giul., Hor., And.

pas, c'est sûr... et ça boit de l'eau... quelle infirmité ! C'est égal ! il a l'air bon enfant tout de même, ce bourgeois-là, et puis il a une bonne boule, ça me va à moi... et pour peu que son vin soit aussi patriotique que ses opinions, nous nous entendrons parfaitement. Malheureusement le logement ne me paraît pas bien cossu, et j'ai une soif à étrangler un Suisse. J'ai aperçu, en entrant, quelques vieilles bouteilles rangées en bataille sur une table ; si j'allais leur donner l'accolade fraternelle... oui, mais le colonel ! Bah ! s'il s'en trouve quelques-unes de vides, je dirai qu'elles ont fait comme les Autrichiens à l'approche de nos bataillons... qu'elles ont fui ! Je me risque ! (*Il se heurte contre Stefano.*)

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, STEFANO*.

STEFANO, repoussant André.

Un Français ici !

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il a donc à me reluquer comme ça, ce pékin-là. Il me semble que j'ai vu cette boule-là quelque part. C'est égal, ce monsieur-là ne me revient pas.

STEFANO.

Que demandes-tu ?

ANDRÉ.

Je demande... je demande que vous me laissiez passer, signorissimo Lombardo, (*A part.*) Est-il curieux, ce moderne-là ?

STEFANO.

Comment te trouves-tu dans cette maison ?

ANDRÉ.

Pas mal du tout.

STEFANO.

Allons, réponds.

ANDRÉ.

Ma's je pourrais vous adresser la même question, mon camarade.

* And., Stef.

STEFANO.

Je suis ici chez moi.

ANDRÉ.

Tiens ! comme ça se trouve, et moi aussi.

STEFANO.

T'expliqueras-tu, drôle ?

ANDRÉ.

Ah ! pas de gros mots, Pékini, Pékino ; vous ne seriez pas de force à ce jeu là, voyez-vous. Je suis ici parce que j'ai le droit d'y être, et ceux qui ne sont pas contents peuvent le dire... mon adresse, la voilà, je ne la cache à personne. André Loriquet, soldat à la 18^e demi-brigade, poste restante en Europe, chef-lieu de canton l'univers... Allons, place, bourgeois, je ne connais rien quand j'ai soif !

STEFANO, lui barrant le passage.

Tu ne passeras pas avant de m'avoir dit...

ANDRÉ.

Je ne passerai pas?... Allons donc... Un Français passe partout, et je le prouve. (*Il repousse Stefano et sort. A part, sur le seuil.*) C'est égal, cette figure-là ne me revient pas. (*Stefano le poursuit ; il se retourne.*) Tu vas t'arrêter, hein !

SCÈNE IX.

STEFANO, apercevant les bagages d'Horace.

Cette valise... ce chapeau... ce soldat n'est donc pas seul ici... Quoi ! ces Français me poursuivront partout... Oh ! malheur à eux !

(*Angelo et Galoretti entrent avec précaution par le fond, après s'être assurés que personne ne les observe.*)

SCÈNE X.

STEFANO, GALORETTI, ANGELO *.

ANGELO.

Stefano, voici Galoretti qui arrive de Venise.

STEFANO.

Eh bien !

* Gal., Stéf., Ang.

GALORETTI.

La fortune sourit à nos projets... Jamais l'occasion n'a été plus favorable pour chasser les Français de la haute Italie... Le général Bonaparte a été écrasé dans le Tyrol ; son armée est entièrement détruite.

STEFANO.

Dites-vous vrai ?

GALORETTI.

J'ai lu la dépêche que l'archiduc Charles a expédiée à Venise.

ANGELO, *bas à Galoretti.*

Très-bien.

STEFANO.

Et quels sont les projets du conseil des Dix ?

GALORETTI.

J'ai fait apporter avec moi vingt mille fusils pour armer nos paysans ; tout est prêt pour une insurrection, et c'est vous que Venise a choisi pour donner le signal.

STEFANO.

Moi ?

GALORETTI.

Oui, à la tête de vos bandes vous pouvez tout. D'ailleurs, des forces nombreuses, des régiments bien armés seront là prêts à vous soutenir au premier mouvement.

STEFANO.

Les preuves ?

GALORETTI, *lui montrant un papier.*

Voici une lettre du podestat de Brescia qui m'annonce que les conjurés n'attendent plus que le signal. (*Même jeu.*)

ANGELO.

Voici une liste des principaux chefs de la conspiration dans la haute Italie.

GALORETTI.

Vous le voyez, le succès est infaillible.

ANGELO.

Dieu bénira nos armes !

STEFANO, *hésitant.*

Eh bien, nous verrons.

GALORETTI.

Non, non ! pas de délai ! Je pars aujourd'hui même pour Venise ; il faut que je porte au sénat votre adhésion.

ANGELO, *remontant la scène et plaçant un papier sur une table* *.

Allons, Stefano, signez cette liste... là, en tête de tous.

STEFANO.

Donnez. (*Il signe.*) Ecoutez, on vient de ce côté ; c'est mon père, sans doute... Eloignez-vous... il a des soupçons sur moi ; je ne voudrais pas qu'il nous surprenne ensemble.

GALORETTI.

Courage et espoir. (*Galoretti et Angelo sortent.*)

SCÈNE XI.

HORACE, STEFANO **.

HORACE, *dans la coulisse.*

André!

STEFANO, *avec terreur.*

Cette voix ! quelle est cette voix ?

HORACE, *entrant.*

André ! où diable se cache-t-il donc ? (*Apercevant Stefano.*) Scorza ici !

STEFANO, *suppliant.*

Silence, Monsieur... Au nom du ciel... je suis chez mon père !

HORACE.

Votre père ! ce noble vieillard... Oh ! vous mentez... vous mentez, vous dis-je ! Il est impossible qu'il ait donné le jour à un misérable tel que vous.

STEFANO.

Vous pouvez impunément me prodiguer l'injure et le mépris ; je suis à votre discrétion.

HORACE.

Ainsi votre père ignore que son fils a les mains teintes du sang des Français, et qu'il n'a échappé que par miracle au châtement qui l'attendait ?

STEFANO, *courant vivement à la porte de droite* ***.

Oh ! plus bas, plus bas, Monsieur !

HORACE.

Quoi ! vous n'avez pas craint de porter la mort dans le

* Ang., Stef., Gal.

** Hor., Stef.

*** Stef., Hor.

cœur d'un vieillard vénérable, et de souiller l'honneur de son nom par de lâches assassinats ?

STEFANO.

Monsieur !

HORACE.

Oui, de lâches assassinats ! je le répète ; car celui qui se glisse dans l'ombre jusqu'au sein des villes pour y jeter des paroles de meurtre et d'incendie, celui-là, lors même qu'il aurait pour prétexte l'amour de la patrie et l'horreur de l'étranger, n'est qu'un lâche, sachez-le bien ! Faites-nous la guerre comme nous vous la faisons, loyalement, à la face du soleil ; mais ne nous assassinez pas lorsque, confiants dans vos témoignages d'amitié, nous nous mêlons à vos jeux et à vos plaisirs ; car alors ce n'est plus un combat, mais un guet-à-pens.

STEFANO, à part.

Et ne pouvoir me venger de cet homme !

HORACE.

Ecoutez, Scorza... j'avais juré que, partout où je vous rencontrerais, je vous livrerais à la vengeance des lois... mais, pour épargner à votre père, à votre famille, l'horrible douleur de vous voir flétri par un supplice infamant... je consens à me taire.

STEFANO.

Ah ! Monsieur.

HORACE.

Ne croyez pas cependant que je vous laisserai libre de renouer le fil de vos intrigues ténébreuses, non, j'exige, j'exige, entendez-vous, que vous me juriez sur la tête de votre père que vous renoncerez désormais à tous projets coupables contre nous ; que vous resterez tranquillement dans vos foyers et que vous m'en rendrez compte, lorsque je le jugerai convenable, de votre conduite et de vos actions. Jurez-moi cela et, à cette condition, je vous promets le secret.

STEFANO.

Je le jure.

HORACE, avec effort.

C'est bien. Maintenant nous devons être étrangers l'un à l'autre, ne l'oubliez pas. (Il sort par la droite.)

SCÈNE XII.

STEFANO, *seul.*

Fatalité !... Il n'est qu'un homme au monde qui puisse me faire trembler, et il faut que cet homme se place sur mon passage au moment où ma haine allait être assouvie. Le colonel Horace !... au premier soupçon, il peut me livrer à l'autorité militaire, et tout-à-l'heure je viens de signer... ah ! c'est mon arrêt de mort. Mais il est encore temps, peut-être, de reprendre cette signature... Galoretti n'est pas parti et dussé-je la lui arracher par la force, il me la faut !

(Il remonte précipitamment la scène et s'arrête avec épouvante en apercevant Angelo.)

SCÈNE XIII.

STEFANO, ANGELO.

ANGELO.

Priez Dieu, Stefano, pour le succès de notre cause.... Galoretti vient de partir pour Venise.

STEFANO, *tombant sur une chaise.*

Je suis perdu !

ACTE II.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORACE, GIULIA.

HORACE, *se penchant sur la chaise de Giulia qui brode.*
Toujours au travail, Mademoiselle ?

GIULIA.

Ne me reposerai-je pas demain toute la journée, colonel ?

HORACE.

C'est vrai, c'est demain fête.

GIULIA.

Le second Dimanche de Pâques... Tous les ans, à pa-

reil jour, j'avais l'habitude d'aller à Vérone pour y faire mes dévotions, mais j'ai bien peur, cette année, d'être forcée de renoncer à ce pieux pèlerinage.

HORACE.

Pourquoi ?

GIULIA.

Mon oncle est trop faible pour m'accompagner... une demi-lieue à pied, à son âge, c'est presque un voyage, et, d'un autre côté, mon cousin ne s'occupe plus assez de moi pour que je réclame de lui ce service.

HORACE.

Mais, si j'obtenais de M. Cardoni l'honneur de le remplacer près de vous ?

GIULIA.

Alors, colonel...

HORACE.

Alors ?...

GIULIA.

Je vous devrais une heureuse journée.

HORACE.

O merci, Giulia, ce jour comptera dans ma vie comme un jour de joie et de bonheur!... De longues heures passées ainsi avec vous.....

GIULIA, *finement*.

Dans l'église, signor française.

HORACE.

Qu'importe ? Dieu ne condamne pas un amour aussi pur, aussi pieux que celui que je vous ai voué... Je ne crains pas de mettre mon cœur sous ses yeux... Puissiez-vous y lire comme lui !

GIULIA.

Mais, comme mon regard n'est pas assez perçant pour pénétrer un si profond mystère, le mieux que je puis faire, n'est-ce pas, colonel, est de vous croire sur parole ?

HORACE.

Vous raillez, Giulia.

GIULIA*, *se levant*.

Laissons cela, colonel. Et puis, si vous n'avez pas encore été témoin des fêtes de Pâques dans notre pays, vos yeux et votre esprit trouveront assez d'occupation à

* Giul., Hor.

Vérone. Une fête en Italie, c'est un spectacle où le peuple court en foule pour admirer l'éclat des ornements sacrés, pour s'enivrer de l'harmonie des chants religieux, du parfum des fleurs et de l'encens; c'est bien encore le même peuple qu'il y a deux mille ans : même enthousiasme, même avidité d'émotions. Le théâtre seul est changé, l'église a remplacé le cirque.

HORACE.

Oui, c'est bien là le peuple italien, aussi emporté dans ses plaisirs que dans ses douleurs, aussi ardent dans son amour que dans sa haine.

GIULIA:

La fête de Pâques est encore chère aux Italiens à un autre titre : c'est aujourd'hui que les familles divisées renouent des liens rompus et que celles que la discorde n'a jamais affligées cimentent de nouveau leur union... On m'a dit qu'il en est de même en France, colonel, et, sans doute, qu'en ce moment, votre absence est vivement regrettée par votre famille?

HORACE, *troublé.*

Ma famille....

GIULIA, *à part.*

Il se trouble.... ah! si je pouvais savoir le secret qu'il semble me cacher... (*Haut.*) Votre famille....

HORACE, *à part.*

Encore!

GIULIA.

Doit adresser au ciel des vœux pour votre bonheur.... c'est une consolation de prier pour ceux qu'on aime.

HORACE.

Je ne suis aimé de personne, Mademoiselle.

GIULIA:

Quoi! colonel, votre mère...

HORACE.

Je n'ai plus de mère.

GIULIA.

Eh! vous n'avez pas laissé en France quelque affection?

HORACE.

Aucune.

GIULIA, *à part.*

Ah! tant mieux! (*Haut.*) Savez-vous bien, colonel, que

vous n'êtes pas communicatif... depuis quinze jours que vous êtes avec nous, nous ne connaissons ni votre nom ni votre pays.

HORACE.

Mon nom, mais il est connu de toute l'armée, je m'appelle Horace.

GIULIA, à part.

C'est étrange ! (*Haut.*) Mais votre pays ?

HORACE.

Mon pays, c'est la France... Tenez, Giulia, pardonnez-moi, mais des motifs plus puissants que ma volonté me forcent de garder le silence... Un jour, si vous daignez agréer mon amour, si je suis assez heureux pour toucher votre cœur, eh bien ! vous saurez tout.

GIULIA.

Vous me le promettez ?

HORACE.

C'est presque une promesse que vous me faites aussi, Giulia ; songez-y, car je saurai vous la rappeler.

GIULIA.

En vérité, colonel, vous devez être redoutable sur le champ de bataille, car vous savez profiter habilement des fautes de l'ennemi.

HORACE.

Avec un ennemi comme vous, Giulia, la paix est plus avantageuse que la guerre ; je me rends donc, et je vous jure pour toujours foi et obéissance. (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, STEFANO*.

STEFANO, entrant par le fond.

Ah ! ah !... je vois avec plaisir, ma cousine, que les soins que vous rend M. le colonel Horace sont accueillis avec indulgence et que vous savez admirablement remplir tous les devoirs de l'hospitalité.

GIULIA.

Stefano !...

HORACE.

Monsieur !

* Hor Stef., Giul.

STEFANO, à Horace.

Pardon, Monsieur, c'est à ma cousine seule que j'adresse la parole ; quand elle m'aura répondu, j'aurai peut-être aussi une explication à vous demander, mais jusque là, je vous prie de vouloir bien attendre.

HORACE.

Soit, Monsieur ; mais n'oubliez pas que cette explication que vous voulez me demander, dites-vous, je la désire, je l'exige.

STEFANO.

Vous serez satisfait, Monsieur.

HORACE.

Je l'espère.

(Il sort et on le voit passer de temps en temps par la porte du fond.)

GIULIA, à Stefano, qui lui a fait descendre la scène*.

Que voulez-vous donc savoir, Stefano ?

STEFANO.

Je veux savoir avant tout jusqu'à quel point celle que mon père appelle sa fille, celle que j'appelle, moi, ma fiancée, a pu oublier ses devoirs et ses serments.

GIULIA.

Ah ! c'en est trop, et puisque c'est un interrogatoire que vous prétendez me faire subir, je vous dirai sans détour que c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre si vous avez remarqué quelque changement dans ma manière d'être vis-à-vis de vous... oui, je l'avoue, il fut un temps où je voyais avec plaisir les projets formés par mon oncle... j'aurais été heureuse de reconnaître ainsi une partie de ses bienfaits, mais vous avez pris soin vous-même de détruire ce rêve... votre indifférence m'a prouvé que vous teniez peu à la réalisation de ces projets, et mon cœur, blessé dans ses affections, s'est replié sur lui-même en se fermant pour jamais au sentiment que vous y aviez fait naître.

STEFANO.

A merveille, Giulia... je ne puis vous contraindre à m'aimer, mais si mes soupçons sont fondés, il est un homme à qui je demanderai compte de mon bonheur perdu... et celui-là !...

* Stef., Giul.

GIULIA.

Grand Dieu ! que voulez-vous dire ?

STEFANO.

Rentrez, Giulia.

GIULIA.

Mais....

STEFANO.

Mon père est sorti, vous le savez, et en son absence c'est à moi que vous devez obéir... rentrez, votre place n'est pas ici.

GIULIA.

Que va-t-il se passer ? mon Dieu !. *(Elle sort par la droite.)*

SCÈNE III.

STEFANO, HORACE, puis ANDRÉ.

STEFANO.

A nous deux maintenant, Monsieur le colonel... J'ai pu, pour épargner une douleur à mon père, accepter vos humiliantes conditions ; mais je ne ferai pas, pour sauver ma vie, le sacrifice de mon amour. Ah ! j'ai depuis quinze jours tremblé et courbé le front devant vous... j'ai renoncé en frémissant à tous mes projets de vengeance !.. j'ai baisé humblement la main qui me souffletait au visage, et, non content de cet outrageant triomphe, vous venez maintenant m'enlever mon seul bien, mon seul trésor en ce monde, l'amour de Giulia... ah ! malheur à vous, ce n'est pas assez de tout votre sang pour payer cet outrage !

HORACE.

Un duel avec vous ! un duel avec Scorza !

STEFANO.

Prenez garde, Monsieur !.. l'orgueil ne suffit pas toujours pour couvrir une lâcheté.

HORACE.

Misérable ! vos armes !..

STEFANO.

L'épée !

HORACE.

L'heure, le lieu !

STEFANO.

Le bois de Rovero, dans vingt minutes.

HORACE.

J'y serai.

STEFANO.

C'est bien.

(A la fin de cette scène André a paru à la porte du fond ; il écoute et sort vivement par la porte de gauche, en disant à part) :

ANDRÉ.

Un duel!... j'en suis!....

(Au même instant Cardoni a paru à la porte de droite ; il entend les derniers mots, mais ne reconnaissant pas Stefano, qui lui tourne le dos, il s'avance vivement vers Horace.)

SCÈNE IV.

CARDONI, STEFANO, HORACE.

CARDONI, à Horace.

Qu'est-ce?... que se passe-t-il donc ici?... *(Reconnaissant Stefano.)* Mon fils!.. oh! je comprends!.. *(A Horace.)* Il vous a insulté, sans doute?..

STEFANO.

Mon père!...

CARDONI.

C'est bien, laissez-moi.... *(Horace fait un mouvement pour sortir.)* Un mot, colonel.... je vous en supplie....

HORACE, s'inclinant.

A vos ordres, Monsieur.

STEFANO, bas à Horace.

Songez que je vous attends! *(Il sort.)*

SCÈNE V.

CARDONI, HORACE.

CARDONI, après un silence.

Mon fils vous a provoqué, n'est-ce pas?

HORACE.

Monsieur....

CARDONI.

Dites-moi la vérité ; vous allez vous battre avec lui ?

HORACE.

C'est vrai.

CARDONI *

J'en étais sûr !.. Ainsi donc, en Italie comme en France, le malheur s'appesantit sur ma famille... Ici, je verrai mon fils frappé par une main amie, comme au château de Vieux-Champ j'ai vu ma femme assassinée de la main d'un ami !....

HORACE.

Au château de Vieux-Champ !.. grand Dieu !.. que dites-vous !.. mais alors, vous êtes donc ?...

CARDONI.

Eh bien ! oui.... c'est vrai.... je suis Français.

HORACE.

Français !

CARDONI.

Et émigré !

HORACE.

Ah ! mais de quelle terrible histoire me parlez-vous ?..

CARDONI.

Oh ! ceci vous toucherait peu, sans doute....

HORACE.

Peut-être..... permettez - moi de vous adresser une seule question : le château de Vieux-Champ n'est-il pas situé dans la Franche-Comté ?

CARDONI.

Oui ; vous connaissez cette partie de la France ?

HORACE.

J'y suis né.

CARDONI.

Ah !... je ne sais alors si je dois vous dire...

HORACE.

Parlez, Monsieur, car de votre récit dépendra peut-être la vie de votre fils.

CARDONI, à part l'observant.

C'est étrange !

HORACE, lui avançant une chaise.

Parlez ! parlez !

* Hor., Card.

CARDONI, assis.

J'habitais la Franche-Comté avec ma femme, mon frère et ma nièce, lorsqu'éclata la révolution qui renversa le trône; mon frère et moi nous courûmes offrir notre épée à la Convention nationale; nous combattîmes sur la frontière pour la défense de notre pays jusqu'au moment où mon pauvre frère, frappé d'une balle prussienne, tomba à mes côtés en me recommandant sa fille orpheline... Je voulus venger sa mort, mais une blessure grave me força de rentrer dans mes foyers. J'y avais laissé le bonheur, j'y retrouvai le désespoir.

HORACE.

Comment cela?

CARDONI.

Un homme, que ses idées libérales m'avaient fait prendre en amitié, avait une propriété voisine de la mienne, Il fut reçu chez moi avec la cordialité la plus franche... Ma femme, en mon absence, crut devoir lui témoigner la même estime, mais elle ne tarda pas à s'en repentir... Ce malheureux, abusant de sa confiance, osa lui faire entendre un langage aussi injurieux pour elle que pour moi. L'indignation avec laquelle furent accueillies ses honteuses propositions ne le rebuta pas, et bientôt son audace devint telle que ma femme se crut obligée à me tout avouer. Outragé dans mon honneur, je chassai honteusement ce perfide ami qui, dès ce moment, nous jura à tous une haine implacable. *(Il se lève et marche avec agitation.)*

HORACE, à part.

C'est cela! c'est bien cela!

CARDONI *.

Quelques mois après, par une froide et sombre soirée d'hiver nous étions réunis, ma femme, ma nièce et moi autour de notre foyer. Nous nous entretenions des affaires du jour; on allait juger le roi. Les événements se présentaient sous les couleurs les plus sombres et nous ne pouvions nous défendre d'un profond sentiment de tristesse en pensant à l'avenir de notre fils Etienne qui faisait alors ses études à Paris. Nos cœurs étaient si serrés ce soir-là qu'il faut reconnaître que les pressentiments

* Card., Hor.

ne sont pas toujours trompeurs. Bientôt, en effet, un bruit étrange parvint jusqu'à nous... c'était une rumeur vague et confuse comme le murmure de la mer dans le lointain... nous écoutions avec surprise... ce bruit grossit, grossit et éclata enfin comme un épouvantable orage... c'était le peuple qui demandait nos têtes.

HORACE.

O mon Dieu !

CARDONI.

Le croirez-vous, mon ami, cet homme que j'avais reçu chez moi comme un frère avait été assez lâche et assez infâme pour égarer par de perfides conseils une multitude crédule... Il me peignit à elle, comme un émissaire de l'étranger, moi, dont le sang coulait encore de la blessure reçue sur le dernier champ de bataille !... Mais il lui fallait un prétexte pour perdre avec moi celle qui n'avait pas voulu trahir ses devoirs d'épouse et de mère.

HORACE, à part.

Oh malheur !

CARDONI.

Effrayés, comme vous le pensez, par ces cris de mort, surpris pendant la nuit, sans défense, sans armes, nous nous décidâmes à fuir... mais notre ennemi s'acharna à notre poursuite... il fallut passer à travers une grêle de balles, et ma femme... cette femme sainte dont la vie m'était plus précieuse que la mienne, tomba... là... près de moi... sous mes yeux... noyée dans son sang... *(Il retombe assis sur une chaise, à droite.)*

HORACE.

Horrible ! horrible ! Mais le nom de cet homme ?

CARDONI.

Il se nommait Jacques Lambert.

HORACE, à part.

Plus de doute !... *(Haut.)* Mais alors, vous êtes le marquis de Charny ?

CARDONI.

En effet. Je me nomme ainsi... Mais comment savez-vous ?...

HORACE.

O merci, mon Dieu ! je vous trouve enfin.

CARDONI, *se levant.*Que signifie?...
 HORACE.

Rien, rien, Monsieur, je ne puis rien vous dire encore.. mais je puis du moins rassurer votre cœur de père en vous jurant que je ne me battraï pas avec votre fils.

CARDONI, *surpris.*

Est-il possible?

HORACE.

Sur mon honneur de soldat, je vous jure que ce duel n'aura pas lieu.

CARDONI.

Quelle que soit la cause de cette résolution, Monsieur, je vous remercie du fond de l'âme. (*Regardant au fond.*) J'aperçois Stefano... il vient vous chercher peut-être...

HORACE.

Laissez-nous ensemble, et comptez sur ma parole.

CARDONI.

J'y compte. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE VI.

HORACE, *seul.*

Le marquis de Charny!... c'est lui, c'est bien lui que je cherche depuis tant d'années, pour réparer, s'il est possible, le crime dont il a été victime et lui rendre sa patrie, sa fortune, son bonheur!... Dieu veuille maintenant que la demande que j'ai adressée au Directoire soit exaucée. C'est la seule espérance qui me reste, c'est le seul moyen de me rapprocher de Giulia, que la révélation de mon nom ferait pâlir d'épouvante!... Et c'est au moment où je retrouve cette malheureuse famille que j'allais!... Oh! non, non, ce duel est impossible!

SCÈNE VII.

HORACE, STEFANO, puis ANDRÉ.

STEFANO.

Je ne pensais pas que vous vous seriez attendre, Monsieur.

HORACE, *avec effort.*

Ma résolution va sans doute vous surprendre, Monsieur Stefano.

STEFANO.

Quelle est-elle ?

HORACE.

Je ne me battrai pas avec vous.

ANDRÉ, *qui est entré par la gauche avec deux épées* *.
Mille tonnerres !... que dites-vous là, mon colonel ?

STEFANO.

Monsieur Horace daignera-t-il m'expliquer le motif de cet étrange refus ?

HORACE.

Je ne le puis pas, monsieur.

STEFANO.

En effet, il y a des sentimens si vils qu'on ne saurait les exprimer sans honte.

ANDRÉ, *à part.*

Et il ne l'écrase pas sur la place ** !

HORACE.

Il est peu généreux, Monsieur, d'outrager un homme qui est résolu à ne pas se défendre.

ANDRÉ, *s'avançant.*

Oh ! mais, ce n'est pas possible !... Vous êtes donc malade, mon colonel ?... Comment, vous que j'ai vu sur vingt champs de bataille braver la mitraille et les boulets, vous reculez devant un pékin !... Oh ! il y a là quelque chose là-dessous. Voyons... dites-moi que je n'ai pas bien entendu... dites-moi que par pitié pour lui... dites-moi tout ce que vous voudrez... enfin, mais ne gardez pas un silence qui vous déshonorerait !..

STEFANO.

Et la France confie à de semblables hommes la gloire de son drapeau ! et je vois les insignes du courage et de l'honneur sur l'épaule d'un lâche !

ANDRÉ, *éclatant.*

Mille tonnerres ! Je ne laisserai pas insulter ainsi mon colonel... (A Horace.) Et... puisqu'un motif quelconque vous empêche de vous battre, eh bien ! moi, je me battrai à votre place.

* Hor., And., Stef.

** And., Hor., Stef.

HORACE *.

André!

ANDRÉ.

Je n'écoute plus rien!... On a insulté notre uniforme... officier ou soldat, nous devons tous le faire respecter. (*Jettant une des deux épées qu'il tient à la main aux pieds de Stefano.*) En garde, pékin, en garde!

HORACE.

André, je t'ordonne de te retirer.

ANDRÉ.

Vous m'ordonnez une lâcheté, je n'obéirai pas.

HORACE, s'élançant entre eux **.

André, au nom de la discipline, je t'ordonne de m'obéir.

ANDRÉ, hésitant.

Mon colonel...

HORACE.

Remets ton sabre au fourreau et suis moi.

ANDRÉ, il hésite un moment, puis rengaine son sabre.

Oh! que je souffre! mort-dieu, que je souffre! (*Il sort en menaçant Stefano.*)

SCÈNE VIII.

STEFANO.

Le lâche! refuser un combat loyal à chances égales, à la face du soleil... Ah je ne l'aurais pas cru... Que faire maintenant?... je ne puis le forcer à se battre, il faut attendre... Et plus tard peut-être, dans le tumulte de l'insurrection et dans le désordre de la mêlée, mon épée ne pourra rencontrer la sienne... S'il venait à tomber sous les coups d'un autre il me semble que ma vengeance serait incomplète... Oh! que la haine est lourde à porter quand il faut vivre côte à côte avec son ennemi... Mais dans quelques jours peut-être les cloches de l'église Santa-Maria donneront le signal du massacre des Français... Les Français! je ne sais pourquoi ce nom qui devrait exciter ma

* Hor., And., Stef.

** And., Hor., Stef.

haine pèse sur mon cœur comme un remords... Est-il donc vrai que l'homme ne peut jamais oublier complètement ses premières impressions et se délivrer des préjugés dont on a bercé son enfance?... La patrie! quelle est donc la puissance de ce mot pour qu'il émeuve si doucement notre cœur, lors même qu'il ne nous rappelle que de douloureux souvenirs; d'où vient donc cette voix étrange qui me dit que ces hommes dont j'ai juré la mort, ces hommes que je ne connais pas, qui nem'ont jamais fait que du mal ont droit à ma pitié, à mon affection?... mais que dis-je? Ces Français ne sont-ils pas les bourreaux qui ont assassiné ma mère? Ne sont-ce pas eux qui m'ont condamné au supplice pour avoir tenté de défendre par l'insurrection le sol de ma patrie adoptive? Ne sont-ce pas eux enfin qui me feraient fusiller demain peut-être si je ne les prévenais aujourd'hui? Allons, plus de pitié, ma résolution est prise.
(*Il remonte rapidement la scène et va sortir par le fond lorsqu'il aperçoit Galoretti.*)

SCÈNE IX.

STEFANO, GALORETTI *.

STEFANO.

Galoretti! Galoretti, de retour... que venez-vous m'annoncer?

GALORETTI.

La guerre!

STEFANO.

La guerre! ah! c'est le seul moyen de me venger maintenant!

GALORETTI.

Eh bien?

STEFANO.

Venez, Galoretti. Le jour de Pâques sera le dernier pour les Français qui sont à Vérone. (*Ils sortent par le fond.*)

* Stef., Gal.

ACTE III.

Une place publique. — A gauche, une église praticable. — Au fond, des maisons. — Sur le premier plan, à droite, une treille en forme de berceau sous laquelle est une table. — A droite, au 2^e plan, le cabaret de Pompettino. — A gauche, 2^e plan, une table. — Sur le 1^{er} plan, une madone.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, FIL-D'AMOUR, ANGELO, POMPETTINO,
SOLDATS FRANÇAIS, assis sous la treille et buvant, HOMMES ET
FEMMES ITALIENS, assis à gauche autour de la table ou groupés dans le fond.

Chœur de Soldats.

Dans tous les pays
Buvons, amis,
A notre France !
Pour charmer l'absence,
Buvons toujours
A nos amours !
Pour fêter ce jour,
Assis sous les treilles,
Vidons les bouteilles !
Dieu fit dans la vie
Trois biens qu'on envie :
L'honneur, le vin, l'amour !

Reprise du chœur.

ANDRÉ, continuant un récit commencé.

Pour lors, c'était à Millésimo, j'étais de faction aux avant-postes : je rêvais à mes amours... quand tout à coup je sens quelque chose qui me tombe sur la nuque, je me retourne... qu'est-ce que je vois ? un grand escogriffe d'Allemand qui riait à s'en démonter la margoulette et qui se disposait à m'allonger un second coup de sabre, — car il faut vous dire que la sensation moins qu'agréable que j'avais éprouvée venait d'un premier coup de sabre qui avait coupé la moitié de ma queue. — « Gredin ! que lui criai-je, est-ce que tu me prends pour un caniche, que tu m'attaques par derrière, attends ! attends ! je vais te rendre la monnaie de ta pièce. » Là-dessus je dégaine et je m'élance,

l'Autrichien détail et me tourne le... les... talons; je ne perds pas de temps, je lui plante un coup de pointe en plein... en pleine... enfin, dans un endroit qui ne lui permettra pas de s'asseoir de longtemps.

FIL-D'AMOUR.

Où donc ?

ANDRÉ.

Au front... imbécille!... A ses cris, car il criait comme si on l'écorchait, une vingtaine de choucroutes sortent d'un petit bois et m'envoient une décharge à faire trembler le diable dans sa guérite.... je secoue les oreilles.... rien... Je me replie, le poste prend les armes et alors... tremblement général... c'était superbe, quoi! Au bout de cinq minutes pas plus d'Autrichiens que sur la main, tout était fini.

LES SOLDATS.

Bravo! bravo!

ANDRÉ.

Ah! ça, dites donc, voilà une heure que vous me faites dialoguer sans boire, et ça étouffe.

LES SOLDATS.

A boire! à boire!

ANDRÉ.

C'est cela, mes amis! fraternisons puisque c'est fête aujourd'hui. C'est étonnant; plus je bois plus j'ai soif. Comment! les bouteilles sont déjà vides! Holà! maître Pompettino, à boire! Est-ce qu'il n'y a personne dans ta cantine?

POMPETTINO, sortant du cabaret.

Voilà, voilà *signor Francese*.

ANDRÉ.

C'est bien heureux, je croyais que tu étais allé tirer ton vin à la rivière.

POMPETTINO.

On y va!

FIL-D'AMOUR.

Où donc, à la rivière?

POMPETTINO.

Eh non! à la cave.

ANDRÉ, frappant sur le ventre de Fil-d'Amour.

Farceur de Normand, va!

FIL-D'AMOUR.

C'est un calembourg.

ANDRÉ.

Ah ! fallait donc l'écrire dessous.

ANGELO, *bas à Pompettino.*

Quand ils n'auront plus d'argent verse toujours, c'est moi qui paierai.

POMPETTINO, *de même.*C'est bien. (*Angelo se mêle au groupe de gauche.*)

FIL-D'AMOUR,

Sapristi, André, vous qui avez voyagé dans les quatre parties du monde et même plus loin, à ce qu'on dit, vous devriez bien m'apprendre pourquoi il fait si chaud ici, quand les pommiers ne sont point encore en fleurs chez nous ?

ANDRÉ.

C'est une question politique que vous m'adressez-là !

FIL-D'AMOUR, *ébahi.*

S'il vous plait ?

ANDRÉ.

Pourtant je veux bien y répondre... il fait chaud ici, parce que nous y sommes.

FIL-D'AMOUR.

S'il vous plait ?

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'on dit quand les Français sont quelque part ?

FIL-D'AMOUR.

On dit, on dit...

ANDRÉ.

On dit... qu'il y fait chaud.

FIL-D'AMOUR.

Ah je comprends ! c'est un calembourg. Farceur, va !

POMPETTINO, *servant à boire.*

Voilà, signori.

ANDRÉ, *versant.*

Enfants, je reconnais ce rougeot-là : c'est du vin du pays, du vin de France :

TOUS.

Vive la France !

* Fil-d'am., Pomp., Ang., And.

FIL-D'AMOUR.

Allons, André, chante-nous la chanson de la payse...

ANDRÉ, *se levant*.

La chanson de la payse... ça y es! Attention là! Emboitez-moi le refrain mélodieusement et en mesure. Fil-d'Amour, approche, j'ai besoin de ton corps pour faire la trompette.

FIL-D'AMOUR.

Ah! c'est encore un calenibourg ça.

(*Les soldats se lèvent et se groupent autour d'André, au milieu de la scène.*)

Air nouveau de M. ARTUS.

1^{er} COUPLET.

C'est dans la vill' de Besançon,
Un voltigeur-z-en garnison.

Rantanplan!

V'la qu'il rencontre une payse
Qui s'en allait pour le moment

En signolant.

Rantanplan!

— C'est toi, Pacot! — C'est toi, Denise!

— C'est drôl! — C'est farc' pareillement!

Rantanplan, plan, plan.

Viv' la bouteille et l' sentiment!

2^e COUPLET.

Pour lors, mon joli voltigeur,
J' t'offre mon bouillon-z-et mon cœur!

Rantanplan!

Faudrait-z-avoir l'am' bien féroce
Pour refuser ce boniment

Plein d'agrément.

Rantanplan!

Voilà not' lapin-z-à la noce.

L'estomac z-et le cœur content.

Rantanplan, plan, plan

Viv' la bouteille et l' sentiment!

3^e COUPLET.

Le tambour bat un beau matin...

Ciel! l'ennemi-z-a passé l' Rhin!

Rantanplan!

Il faut marcher-z-à la frontière...

Denis', pour suiv' son cher amant

Qu'eile aimait tant,

Rantanplan!

Se fit recevoir cantinière...

Dedans un autre régiment.

Rantanplan, plan, plan.

Viv' la bouteille et l' sentiment!

LES SOLDATS, *reprennent leurs places autour de la table en criant.*

A boire! à boire!

(*Pompétino remplit les verres.*)

ANGELO, *bas à un Italien.*

Combien êtes-vous d'hommes sûrs et déterminés?

L'ITALIEN.

Deux cents, tant ici que dans l'église.

ANGELO.

C'est assez pour commencer.

L'ITALIEN.

Nous n'attendons que le signal.

FIL-D'AMOUR, *regardant dans la coulisse* *,
Sapristi, André, j'aperçois quelque chose.

ANDRÉ, *regardant*.

Un cotillon !

FIL-D'AMOUR.

Deux cotillons !

ANDRÉ.

Trois cotillons !

FIL-D'AMOUR.

Une douzaine de cotillons ! oh !

ANDRÉ.

Silence !

FIL-D'AMOUR.

Voici une petite blonde qui m'irait assez.

ANDRÉ, *le retenant*.

Fil-d'Amour, modérez votre ardeur... Les blondes sont dangereuses... elles ont des taches de rousseur, et ça se gagne.

FIL-D'AMOUR.

Fichtre ! alors je m'adresserai à la brune.

ANDRÉ.

Fil-d'Amour, craignez la brune ! Il y a un proverbe qui dit : Ne vous hasardez pas à la brune sans chandelle.

FIL-D'AMOUR.

En ce cas, il ne reste que la châtaigne.

ANDRÉ.

La châtaigne est malsaine... c'est un légume fastidieux qui ne convient pas à l'estomac du troupiér français.

FIL-D'AMOUR.

Comment faire alors ?

ANDRÉ, *passant devant lui*.

Laissez moi choisir pour vous.

FIL-D'AMOUR.

C'est ça, je le connais... il les prendra toutes trois.

ANDRÉ, *prenant une Italienne par la taille* **.

Voilà une petite signoretti que je naturaliserais volontiers Française ! Allons, la belle, à la santé de vos yeux noirs ! Ça vaut bien un baiser, je le présume ?

FIL-D'AMOUR.

Un baiser, ça ne se demande pas, ça se prend. (*Il embrasse une Italienne qui lui applique un soufflet.*)

* And., Fil-d'am., Ang.

** Fil-d'am., And., Ang.

Sapristi ! c'est la brune !... André avait raison, si j'avais eu une chandelle, je n'en aurais pas vu trente-six ! (*Les soldats s'emparent chacun d'une Italienne et reprennent bruyamment leurs places à table.*)

ANGELO, aux Italiens.

Laisserez-vous insulter ainsi vos femmes et vos filles ?

QUELQUES ITALIENS.

Non, non ! A bas les Français !

ANDRÉ, se retournant vivement,

Hein ! qu'est-ce que vous voulez, vous autres ? On ne peut donc pas faire une politesse au sexe dans ce pays-ci ? En v'là des matous jaloux ! Allons, au large, et vivement.

ANGELO, aux Italiens.

Ils ne sont pas dix, et vous avez peur ?

LES ITALIENS.

Non, non ! A bas les Français !

ANDRÉ, se levant.

Encore ? Ah ! ça devient monotone.

FIL-D'AMOUR.

Mais qu'est-ce qu'ils veulent donc ?

ANDRÉ.

Notre peau.

FIL-D'AMOUR.

Sapristi ! je tiens à la mienne.

ANDRÉ.

Avec un physique comme ça, il n'y a pas de quoi !

LES ITALIENS.

A mort les Français ! (*Les femmes qui étaient assises avec les Français s'enfuient précipitamment.*)

ANDRÉ, dégainant ainsi que les Français.

Il paraît que c'est sérieux ! Eh bien, nous allons rire ! (*Les Italiens tirent leurs poignards et vont s'élancer sur les Français, quand paraissent Stefano et Galoretti.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, STEFANO, GALORETTI.

LES ITALIENS, apercevant Stefano.

Scorza !

STEFANO, passant entre eux et les Français,

Que se passe-t-il donc ici ?

ANDRÉ, *rengainant* *.

Il se passe que ces messieurs ont envie de jouer des couteaux. Il paraît que c'est la manière de s'amuser les jours de fête dans ce pays-ci!

STEFANO, *aux Italiens*.

Allons; mes amis, calmez-vous, et laissez ces braves soldats se réjouir comme ils l'entendent. (*Bas.*) Prenez patience, il n'est pas encore temps.

ANDRÉ.

Merci, Monsieur Stefano. (*A part.*) C'est égal, sa figure ne me revient pas. (*Il se remet à table ainsi que les soldats.*)

STEFANO, *bas à Angelo*.

Qu'alliez-vous faire, Angelo? Voulez-vous donc compromettre le succès de notre cause?

ANGELO, *bas*.

Quel obstacle s'oppose?...

STEFANO.

Les montagnards ne sont pas encore entrés dans la ville. Attendons une heure.

ANGELO.

Une heure, soit; mais je vous préviens qu'il me serait impossible de maîtriser plus longtemps leur impatience.

ANDRÉ, *à part, observant*.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à se parler dans le tuyau de l'oreille? Ça m'intrigue.

STEFANO, *à Galoretti*.

Je viens d'apprendre qu'un corps nombreux de montagnards s'avance sur Vérone. Allons les reconnaître, puis nous leur assignerons leurs postes. Vous, Angelo, restez ici, et tâchez de calmer l'effervescence du peuple jusqu'à mon retour.

ANGELO.

Comptez sur moi, Stefano. (*Stefano et Galoretti sortent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins STEFANO ET GALORETTI.

ANDRÉ, *aux Français*.

Ah! ça, dites donc, est-ce qu'ils ne se dérideront pas, ces lapins-là? Ce n'est pas drôle tous les jours un Italien.

* Fil-d'am., And., Stef., Gal., Ang.,

Je ne peux pas rire tout seul, moi, d'abord ; il me faut de l'écho. Si nous leur propositions de trinquer avec nous ?

LES SOLDATS.

C'est ça ! c'est ça !

FIL-D'AMOUR.

C'est ça ! grisons les hommes ; ils oublieront leurs femmes.

ANDRÉ.

Fil-d'Amour, vous êtes un profond politique... Vous ferez votre chemin ; mais prenez garde aux maris ; il y a un proverbe qui dit : brutal comme un mari, et un mari italien, ça tape dur !

FIL-D'AMOUR, *résolument*.

Je m'en fiche ! grisons-les tout de même.

ANDRÉ.

J'aime ce courage. Fil-d'Amour, vous avez mon estime !

FIL-D'AMOUR.

Invitons-les !

ANDRÉ.

Un instant !... Il faut y mettre des formes. Je m'en vas leur confectionner une proclamation flambante. Approchez, Fil-d'Amour, vous me servirez de monture.

FIL-D'AMOUR.

Pour qui donc est ce que vous me prenez ?

ANDRÉ.

Je vous prends pour moi... et à la course. (*Il monte sur le dos de Fil-d'Amour.*) Italiens et Italiennes des deux sexes, ainsi que l'a dit notre général en chef, un lapin qui a le fil, je l'en flatte, nous sommes descendus comme un torrent du haut de l'Apennin ; nous avons pris aux Kaiserliks une masse de canons de tout calibre, mais à cette seule fin de les vider en votre aimable compagnie. Nous vous proposons donc et de bon cœur le petit verre de l'amitié ; nous ferez-vous celle de l'accepter ? (*Se retournant vers les Français.*) Hein ?

LES SOLDATS.

Très-bien ! très-bien !

ANDRÉ, *descendant*.

Allons donc, citoyens lombards, sans cérémonie !... faites comme chez vous.

* Fil-d'am., And., Ang.

FIL-D'AMOUR.

Approchez, ne craignez rien ; nous vous aimons tant que nous voudrions tout partager avec vous. (*Il embrasse une Italienne.*)

ANDRÉ, lui donnant un coup de pied.

En douceur, Fil-d'Amour, en douceur !

FIL-D'AMOUR.

Fichtre ! allez-y, vous, en douceur (*Les soldats distribuent des verres aux Italiens.*)

ANGELO, aux Italiens qui hésitent.

Acceptez !

ANDRÉ.

A la bonne heure, mille bombes ! (*Appelant une Italienne.*) Ici, signoretta ! la gloire et les belles, c'est la devise des Français. Holà ! Pompettino, vide ta cave, c'est la France qui régale !

POMPETTINO, donnant des bouteilles.

Voilà, voilà, signor francese !

ANDRÉ.

Et, maintenant, à l'union des peuples ! à la France et à l'Italie !

FIL-D'AMOUR, gris.

Oui, à l'union des peuples ! à l'union des cœurs ! à l'union des sexes ! à toutes les unions !...

ANDRÉ.

Fil-d'Amour, mettez de l'eau dans votre vin.

FIL-D'AMOUR.

De l'eau dans mon vin, jamais !... Du vin dans mon mon verre, toujours ! et buvons !

CHOEUR.

LES SOLDATS.

A nos succès, aux belles, à la France,

Joyeux vainqueurs,

Buvons, buvons, et que notre vaillance

Dompte les cœurs.

De main en main que la coupe remplie

Fasse le tour,

Dieu nous a fait deux biens dans cette vie :

Le vin, l'amour !

LES ITALIENS.

Buvez, chantez les belles et la France,

Blasphémateurs !

Buvez, chantez, tandis que la vengeance

Brûle nos cœurs.

De son sommeil la pieuse Italie

Sert à son tour...

Tremblez, tyrans, voici de votre vie

Le dernier jour !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HORACE, GIULIA.

HORACE, *aux soldats* *.

Que signifie ce bruit? Vous savez bien que je n'aime pas les scènes de désordre.

ANDRÉ, *confus*.

C'est vrai, mon colonel... mais c'est le bourgeois qui nous a fait oublier le mot d'ordre... nous étions là, calmes comme de vrais moutons...

FIL-D'AMOUR, *gris*.

Comme de pauvres moutons du bon Dieu, mon colonel!...

ANDRÉ, *continuant*.

Quand ces Messieurs sont arrivés, et, ma foi, ils sont si bien élevés, que l'exemple, la température et le contentement de la satisfaction... vous comprenez, mon colonel?... (*Bas à Fil-d'Amour.*) Quelle colle!

FIL-D'AMOUR, *criant*.

Oh oui! quelle colle!

ANDRÉ, *lui donnant un coup de pied*.

Imbécille!

HORACE.

Il suffit. Que semblable chose ne se renouvelle plus.

ANDRÉ,

On s'y conformera, mon colonel. (*A part.*) C'est dommage, car j'avais mon plan en leur offrant le liquide de l'amitié. Je suis sûr qu'il se manigance quelque chose contre nous. Enfin, nous verrons!... mais je ne les perdrai pas de l'œil. (*Haut.*) Je peux toujours, mon colonel, achever ces bouteilles avec les camarades?

HORACE.

Il me semble pourtant que tu as déjà passablement bu.

ANDRÉ.

Il fait si chaud, mon colonel.

FIL-D'AMOUR.

Et nous avons si soif!

GIULIA, *à Horace*.

Allons, Monsieur, permettez à ces braves soldats de s'amuser un peu, c'est aujourd'hui fête.

* Fil-d'am., And., Hor., Giul., Ang.

HORACE.

Non, je suis heureux, mais je le serais bien plus encore si je gardais le souvenir d'un mot, d'un regard de vous qui pût justifier la jalousie de Stefano.

GIULIA.

C'est précisément parce que cette jalousie n'a pas de motif que mon cousin est plus coupable de vous avoir offensé.

HORACE.

Vous êtes cruelle, Giulia, plus cruelle encore pour moi que pour Stefano; car Stefano, je le crois, à plus d'orgueil que d'amour. Mais moi, je vous aime; et si vous ne m'avez pas encore assez éprouvé pour vouloir d'un seul mot me rendre dès à présent le plus heureux des hommes, laissez-moi au moins mes illusions et ne m'enlevez pas les joies de l'espérance!

GIULIA, *troublée.*

Le service divin doit être commencé; entrons à l'église, Monsieur.

HORACE.

Rien ne peut donc vous toucher! Ah! Giulia, vous qui vous savez aimée... vous ne soupçonnez pas combien le doute fait souffrir!

GIULIA.

Je vous attends, Monsieur!

HORACE.

J'obéis!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *sortant vivement de l'église*.

Arrêtez! n'entrez pas dans cette église!

HORACE.

Pourquoi?

ANDRÉ.

Un pas de plus, et vous êtes mort!

GIULIA.

Grand Dieu!

HORACE.

Que dis-tu?

* Giul., Hor.

** Hor., And., Gial.

ANDRÉ.

Nous sommes trahis !

HORACE.

Explique-toi !

ANDRÉ.

Voilà. Avant votre arrivée, j'avais déjà cru remarquer quelque chose de louche. Les Italiens nous passaient l'inspection ; ils chuchotaient entre eux... Plusieurs fois même ils nous ont menacés, et c'était pour les pincer au demi-cercle que je les avais invités à vider quelques bouteilles avec nous.

HORACE.

Après ! après !

ANDRÉ.

Tout à l'heure, lorsqu'ils sont entrés dans l'église, je n'ai fait ni une ni deux... Je les suis... je me glisse de pilier en pilier jusque derrière le chœur. Il y avait là sept ou huit gredins qui paraissaient les chefs de la chose. Pour lors, je me couche à plat ventre ; je mets ma respiration dans ma poche, histoire de faire le mort, et j'entends...

HORACE.

Quoi ?

ANDRÉ.

J'entends un vieux pas grand'chose, que vous avez probablement vu sur la place, dire aux autres : « Au premier coup de tocsin, tenez-vous prêts, ce signal sera celui du massacre des Français ! »

GIULIA.

Ciel !

HORACE.

Les misérables !

ANDRÉ.

Cré nom ! j'allais lui signer son billet d'enterrement, vu l'endroit, mais, par bonheur, j'ai réfléchi que ce n'était pas l'affaire d'un coup de briquet. Pour lors, j'ai battu en retraite à quatre pattes ; et maintenant, mon colonel, le rapport est fini. J'attends.

HORACE*.

Cours à la citadelle ; prévien le général pour qu'il fasse rentrer les soldats qui sont aux portes de la ville. Pendant ce temps, je me mettrai à la tête de ceux que je pourrai réu-

* And., Hor., Giul.

pas se plaindre si sa famille l'abandonne. On dit que celui qui s'éloigne d'une femme sans défense ne doit pas se plaindre si cette femme cherche ailleurs un protecteur et un appui.

STEFANO, *ironiquement*.

Et cette protection qui vous manque, dites-vous, c'est à Monsieur Horace que vous la demandez ; certes, vous ne pouviez mieux choisir. Quel autre que Monsieur Horace est capable de faire respecter la femme qu'il a au bras !

HORACE.

Monsieur !...

STEFANO.

Oui, vous avez bien choisi, Giulia, car dans une ville de guerre toute remplie de jeunes officiers oisifs et présomptueux, il faut qu'une femme puisse compter sur la bravoure de son cavalier.

GIULIA, à Horace qui fait un mouvement de colère.

Colonel !

STEFANO.

Mais Monsieur Horace, j'en suis sûr, ne voudra pas abuser de la confiance que vous lui témoignez.

HORACE.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

STEFANO.

Je veux dire, Monsieur, que vous pousserez l'obligeance jusqu'à me céder le bras de ma cousine, afin que je puisse la reconduire à l'instant chez mon père.

HORACE.

Vous vous trompez, Monsieur, M. Cardoni m'a confié l'honneur de sa nièce, et à moins que Mademoiselle n'exprime un désir contraire, c'est à lui seul que je rendrai ce précieux dépôt.

GIULIA.

Merci, colonel, mais je suis venue pour assister au service divin, et je resterai à Vérone.

STEFANO.

Que dites-vous ?

GIULIA.

Et de quel droit prétendez-vous m'imposer des ordres ? Pensez-vous que je puisse supporter une tyrannie qui ne se rachète ni par des égards, ni par la bonté du

frappé d'épouvante à l'époque de nos discordes civiles !.. le tocsin !.. depuis une demi-heure je l'entends, et parfois il me semble distinguer aussi le bruit des armes... que se passe-t-il donc ?.. et Stefano que je n'ai pas vu depuis ce matin !.. Giulia et le colonel qui ne rentrent pas !.. que sont-ils devenus !.. Ah je ne puis rester plus longtemps ici... dans cette cruelle incertitude... je vais aller à Vérone... (*Apercevant Giulia.*) Giulia !...

SCÈNE II.

CARDONI, GIULIA.

GIULIA, *chancelante.*

Mon oncle, au secours ! au secours !

CARDONI.

Qu'as-tu mon enfant... qu'est-il arrivé ?

GIULIA.

On assassine les Français !

CARDONI.

Ah ! les misérables ! courons !

GIULIA.

Mon oncle ! au nom du ciel, ne sortez pas d'ici.

CARDONI,

Où est Stefano ?

GIULIA.

Je l'ai vu devant l'église, quelques instants avant le massacre !

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *entrant le sabre à la main.*

Malédiction !.. les lâches !.. ils l'ont assassiné !

GIULIA *

Qui ? qui ? de qui parlez-vous ?

ANDRÉ, *renfermant son sabre.*

Ah ! c'est vous, Mademoiselle !.. mon pauvre colonel !.

GIULIA, *tombant dans un fauteuil.*

Ah !

* And., Giul., Card.

CARDONI, *s'empressant près d'elle.*

Giulia !.. ma fille ! mon enfant !.. reviens à toi.

ANDRÉ, *s'arrachant les cheveux.*

Animal, va ! tu ne pouvais pas te taire !. Ne faites pas attention à ce que je viens de vous dire, mam'zelle, j'étais fou... mon colonel... ah ben... il se porte comme un charme, mon colonel ! (*Il essuie une larme.*)

GIULIA.

Mon oncle !.. Horace !.. Horace !.. où est-il ? Ah ! je me souviens... mort !

CARDONI, *à part.*

Elle l'aimait !

ANDRÉ.

Mam'zelle !

GIULIA.

Dites-moi la vérité, André..., je crois que j'aurai la force de l'entendre... oh ! oui, je souffrirai moins... il est mort... n'est-ce pas ?..

CARDONI.

Espérons, ma fille... peut-être n'est-il que blessé !... peut-être est-il temps encore... Venez, André ; courons à son secours !

ANDRÉ.

Ne bougez pas... ce serait inutile... ! Croyez-vous que je l'eusse abandonné si j'avais encore pu le défendre ?

GIULIA.

Séparés pour toujours !

CARDONI.

Mais êtes-vous bien sûr ?

ANDRÉ.

Après avoir averti le général de la conspiration que je venais de découvrir dans l'église, je sortis au pas de course de la citadelle... j'arrive dans la rue San-Matco... qu'est-ce que je vois ? Mon colonel et quelques grenadiers du 6^e qui étaient en train de s'arranger avec les révoltés... je me lance au milieu d'eux et j'allonge un furieux coup de sabre à... une canaille de ma connaissance qui couchait le colonel en joue ! mais... malheur !.. au même instant un homme, dont je ne pus voir le visage, mais dont la tournure ne m'est pas inconnue, se précipite sur lui le poignard à la main, et...

* And., Card., Giul.

nir ; et, si nous succombons, nous leur vendrons du moins chèrement notre vie !

ANDRÉ.

J'y cours, mon colonel ; mais je reviendrai... Et si le vieux en question me tombe sous la coupe, suffit !

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE VIII.

GIULIA, HORACE.

GIULIA.

Que faites-vous, Monsieur ; pourquoi ne rentrez-vous pas à la citadelle pendant qu'il en est temps encore ?

HORACE.

Et nos malheureux soldats, qui sont répandus dans la ville, qui donc les préviendra du danger, si je suis lâchement ?

GIULIA.

Mais rester ici, c'est défler la mort...

HORACE.

Qué m'importe la vie ! Je ne suis aimé de personne, moi !

GIULIA,

Ah !

HORACE.

Personne, après ma mort, ne me donnera ni une larme ni un souvenir !

GIULIA.

Oh ! Horace, tenez !... je suis folle de vous parler ainsi ! mais je veux que vous fuyiez, que vous conserviez vos jours ; car si vous êtes las de la vie, je ne veux pas mourir encore, moi !

HORACE.

Que dites-vous ?

GIULIA.

Je dis que si vous mourez... je meurs !

HORACE.

Serait-il vrai ?

GIULIA.

Eh bien oui... oui !... je vous aime... mais fuyez !

HORACE, *la pressant sur son cœur.*

Giulia !

(*On entend le tocsin.*)

GIULIA.

Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !

ANDRÉ.

André ! André ! me cria mon pauvre colonel, puis il murmura un autre nom que je ne pus distinguer, et tomba sanglant à mes pieds... A partir de ce moment, je ne sais plus ce qui se passa ; je ne vis plus rien... la tête et le cœur étaient à l'envers. Bref, je ne sais comment je n'ai pas laissé ma peau dans la bagarre, j'ai couru tousjours devant moi... à droite, à gauche, au milieu d'une grêle de balles et de coups de couteau et... me voici quoi !

CARDONI.

Grand Dieu ! quel horrible événement ! mais mon fils, André, l'avez-vous aperçu ?

ANDRÉ, *troublé* *.

Votre fils...

CARDONI.

Eh bien ?

ANDRÉ, *hésitant*.

Non... je ne sais.

CARDONI, *à part*.

Oh ! mes soupçons ! mes soupçons !

ANDRÉ, *à part*.

Si je lui disais que son fils est un des chefs du massacre, il serait capable d'en mourir de douleur, le brave homme.
(On entend des coups de feu.)

GIULIA.

Mon oncle, entendez-vous ? Encore quelques malheureux que l'on assassine !

ANDRÉ.

Les brigands !

CARDONI, *à André*.

Ils viennent ici !... cachez-vous, vite, vite, dans cette chambre !

ANDRÉ.

Me cacher ! jamais !

CARDONI.

Mais, malheureux ! ils vont vous assassiner !

ANDRÉ.

Que m'importe ! je ne tiens plus à la vie. Ce sont mes

* Giul., Card., And.

frères qu'on assassine. Je cours les défendre ou mourir avec eux. (*Il se précipite vers la porte. Au même moment entre Horace pâle et blessé.*)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, GIULIA, HORACE, CARDONI.

HORACE, se soutenant à peine.

Giulia!

GIULIA.

Horace!... Ah! merci, mon Dieu!

CARDONI.

Le colonel! vite, vite, sur ce fauteuil.

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! ça n'est pas possible! Je bats la breloque... lui que j'ai vu tomber!... Mon colonel!... Ah!

HORACE, revenant à lui*.

Qu'y a-t-il?... Giulia! André! Ah! je suis sauvé.

GIULIA.

De grâce, ne parlez pas.

HORACE.

Ange du ciel!

ANDRÉ, avec émotion.

Mon colonel!... mon colonel!... si vous saviez ce que j'éprouve!... Ça me fait un effet qui... un effet que... pour lors...

HORACE.

Mes amis! mes sauveurs!

ANDRÉ.

Eux, oui, mais moi? N'est-ce pas moi qui vous ai laissé assassiner au lieu de me jeter au devant du poignard de...

HORACE, se levant avec peine**.

Silence! malheureux! ne prononce pas ce nom ici!

ANDRÉ, à part.

C'était donc lui!

HORACE, à Cardoni et à Giulia.

Je ne veux pas rester plus longtemps dans cette maison... ce serait vous exposer à la mort. (À André.) An-

* And., Card., Hor., Giul.

** And., Hor., Card., Giul.

dré... crois-tu pouvoir pénétrer sans danger dans la citadelle?

ANDRÉ.

Qu'il y ait du danger ou non, j'y arriverai !

HORACE.

Eh bien, va demander au général un détachement pour disperser ces misérables.

ANDRÉ.

C'est dit, mon colonel.

CARDONI.

Mais vous vous ferez tuer en route.

ANDRÉ.

Ça m'est bien égal ! pourvu que ce ne soit qu'au retour et quand mon colonel sera sauvé. (*Il sort vivement.*)

HORACE, *se rasseyant*.

Digne garçon ! Ah ! Dieu ne peut vouloir ma mort... puisqu'il me donne des amis pour veiller sur moi... et (*Prenant les mains de Giulia.*) un ange pour guérir mes blessures !

SCÈNE V.

LES MÊMES, STEFANO, *entrant par une porte à droite* **.

STEFANO, *stupéfait à la vue d'Horace.*

Le colonel !... vivant !

HORACE, *à part.*

Stefano !

CARDONI, *sévèrement.*

D'où venez-vous, monsieur ?

STEFANO, *embarrassé.*

Mon père...

CARDONI, *avec autorité.*

Je vais vous le dire, car j'ai tout deviné, moi... Malheureux !... Vous avez donc oublié que la France est votre patrie ! Vous avez donc oublié que celui qui frappe ses compatriotes est un lâche et un traître ! Oui, un lâche et un traître, même aux yeux de ceux qui profitent de sa trahison... Vous avez pris les armes contre les Français quand vous auriez dû les défendre... Vous vous êtes mêlé à ces bandes d'assassins qui ne frappent leurs ennemis que dans

* Card., Hor., Giul.

** Stef., Card. Hor., Giul.

l'ombre. Avant d'entrer dans cette maison, vous preniez soin, n'est-ce pas, de laver vos mains teintes de sang? Et lorsque votre bouche venait peut-être de donner le signal du massacre, vous osiez murmurer à l'oreille de votre cousine des paroles d'amour! Ah! je vous le dis, votre conduite est infâme, et celui que vous poursuivez de votre haine est mille fois plus digne que vous de l'affection de votre cousine et de l'estime de votre père.

STEFANO.

Eh bien! oui, je l'avoue, j'ai voulu me venger de cet homme parce qu'il m'avait volé mon bonheur. Je l'ai provoqué au combat, il a refusé; alors tous les moyens m'ont été bons: je me suis mêlé aux révoltés; je l'ai poursuivi, je l'ai frappé, et vous m'approuverez, mon père, car ma vengeance est juste, car elle est sainte, car elle est sacrée, car vous-même, quand vous connaîtrez le motif qui me pousse, vous me direz: « Frappe! »

CARDONI, avec indignation.

Malheureux! lui, un Français! notre hôte!

STEFANO.

Mon père, savez-vous le nom de l'homme que vous protégez ainsi?

HORACE, à part, avec anxiété.

Que dit-il?

STEFANO.

Il s'appelle Horace Lambert.

CARDONI et GIULIA.

Grand Dieu!

HORACE, se levant, à part.

Comment sait-il?...

STEFANO.

Il est le fils de Jacques Lambert! Ce portefeuille que j'ai trouvé à l'endroit où il est tombé renferme des papiers qui vous révéleront tout. (Il lui donne le portefeuille.) Lisez!

GIULIA, à part.

O mon Dieu! ayez pitié de moi!

CARDONI, après avoir fouillé dans le portefeuille.

C'est vrai! c'est bien vrai! Oh! malheur! malheur!

GIULIA, à Horace.

Ah! monsieur, vous nous trompiez!

HORACE.

Je ne voulais tromper personne. Mon intention était de

vous avouer ce secret ; mais j'attendais ; j'espérais que mes soins, mon affection, mon dévouement affaibliraient la force du coup que devait vous porter cette funeste révélation. Mon espoir a été déçu ; car je le vois, à la manière dont vous avez accueilli mon nom, le fils de Jacques Lambert vous sera toujours odieux.

CARDONI.

Vous vous trompez, Monsieur ; les fautes sont personnelles, et je sais que le fils d'un infâme peut être un honnête homme (*Regardant sévèrement Stefano.*), comme le fils d'un honnête homme peut être un infâme.

STEFANO, à part.

Qu'entends-je ?

GIULIA, à Horace.

Ah ! mon oncle oubliera le mal que nous a fait votre père. Il est si juste, il est si bon !

HORACE.

Merci, Giulia, je vous sais gré de la pitié que vous me témoignez, mais je ne puis l'accepter. Votre oncle a beaucoup souffert ; je craindrais d'ajouter à sa douleur en restant plus longtemps devant ses yeux. La mort m'attend sans doute au seuil de cette maison ; mais qu'importe ! un peu plus tôt, un peu plus tard, la mort doit atteindre le soldat. Adieu !

GIULIA, le retenant *.

Oh ! vous ne partirez pas ainsi ! Mon oncle, au nom du ciel, faites-lui entendre raison ! La campagne est pleine d'assassins. Voulez-vous qu'on vous accuse de ne l'avoir recueilli que pour le livrer ensuite à la mort ? Mon oncle, vous êtes juste ! Quel mal vous a-t-il fait, lui ? Vous me l'avez dit vous-même : Horace est un noble cœur ! Mon oncle, je vous le demande au nom de mon pauvre père que vous aimiez tant, empêchez-le de sortir !

STEFANO, à part, avec rage.

Oh ! comme elle l'aime !

CARDONI.

Le colonel peut rester dans cette maison. Il est mon hôte, et je lui donne ma parole de gentilhomme qu'il n'aura rien à y craindre.

* Stef., Card., Giul., Hor.

STEFANO.

Eh bien ! puisqu'il en est ainsi ; puisque vous me poussez à bout, mon père ; puisque un Lambert l'emporte sur moi dans votre cœur, il faut que l'un de nous deux meure ! (*On entend des cris et des coups de feu.*) Tenez, mon père, entendez-vous ? Le peuple vient de ce côté ; il demande la mort des Français !... Un Français est ici... je le livrerai !

CARDONI

Tais-toi, malheureux ! tais-toi !

STEFANO, *s'élançant vers la fenêtre du fond.*

Par ici ! par ici !

GIULIA.

Oh ! le lâche ! le lâche !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GALORETTI, ITALIENS.

LES ITALIENS.

A mort le Français !

GALORETTI, *menaçant Horace de son poignard.*

Qu'il meure !

GIULIA, *couvrant Horace de son corps* *.

Ah ! vous me tuerez avant lui.

CARDONI, *arrachant une épée à un Italien, et se plaçant devant Horace* **.

Misérables !

LES ITALIENS.

A mort le Français ! (*Les Italiens vont se jeter sur Horace. Bruit au dehors.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ, UN OFFICIER FRANÇAIS,

SOLDATS.

ANDRÉ.

Ah ! ah ! nous arrivons à temps, à ce qu'il paraît !

(*Les Italiens après avoir lutté un moment s'enfuient.*)

* Stef., Gal., Giul., And., Card.

** Gal., Stef., Card., Giul., Hor.

L'OFFICIER, désignant Stefano du bout de son épée.
Emparez-vous de cet homme !

HORACE, se plaçant devant Stefano *..
Arrêtez ! cet homme m'a sauvé la vie !

GIULIA, à part.

Oh ! noble cœur !

ANDRÉ, à part.

Ça me semble louche, ça me semble louche !

L'OFFICIER.

Vous dites, mon colonel, que cet homme vous a sauvé la vie ?

HORACE.

Oui. Il n'y a qu'un instant, le peuple vint en foule devant cette maison en demandant ma tête. Je n'ai dû mon salut qu'au courage et à la présence d'esprit de Monsieur Stefano.

STEFANO, à part.

Oh ! tant de générosité ! Je ne sais ce que j'éprouve, mais j'ai honte de moi-même !

ANDRÉ, à part.

Tonnerre ! si je ne respectais pas tant mon colonel, je dirais qu'il en a menti !

CARDONI.

Oh ! colonel, ce que vous venez de faire...

L'OFFICIER, à Stefano.

Votre main, Monsieur.

STEFANO, à part.

Que je souffre !

(L'officier sort avec ses soldats.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté l'Officier et les Soldats.

HORACE, pliant le genou **.

Le marquis de Charney pardonnera-t-il au fils de Jacques Lambert ?

ANDRÉ.

C'était un Français, je m'en doutais !

* And., Stef., Hor., l'Offic., Card., Giul.

** And., Hor., Card., Giul.

CARDONI.

Relevez-vous, colonel, relevez-vous.

HORACE.

Pas avant que vous ne m'ayez accordé la grâce de votre fils.

STEFANO.

Pas de pardon ! je n'en veux pas ! je n'en mérite pas ; mais soyez tranquille, mon père, je saurai, par une mort glorieuse, racheter la honte de ma vie.

CARDONI.

Quel don précieux pourrait payer tant de générosité ! *(Mettant la main de Giulia dans celle du colonel.)* Horace, c'est mon seul trésor, je vous le donne !

HORACE.

Giulia !

(On entend une musique militaire à la cantonnade.)

ANDRÉ, au fond.

Co'onel, colonel, les Français sont vainqueurs ! Entendez-vous notre chant de victoire. Les voilà ! Ils viennent en foule de ce côté.

STEFANO

Ah ! je ne veux pas être témoin de leur bonheur : Adieu ! adieu pour toujours !

ANDRÉ.

Bon voyage, saluez-vous !

(Stefano sort précipitamment par le fond.)

ANDRÉ, à la fenêtre.

Nous triomphons sur toute la ligne ! Enfoncés les Autrichiens et vive la France !

SOLDATS FRANÇAIS paraissant au fond et agitant leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes.

Vive la France !

(Crescendo de la musique militaire.)

75937

FIN.

N.º d' invent:

793